

Homélie prononcée le 13 juillet 2014 en la cathédrale de Strasbourg
à l'occasion de la « Messe pour la France »

«J'estime, qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire que Dieu va bientôt révéler en nous.» (Rom 8,18)

Chères sœurs et chers frères dans le Christ !

C'est un gigantesque scénario que l'apôtre Paul dresse dans cette partie du 8^e chapitre de l'épître aux Romains que nous venons d'entendre : il a devant les yeux la création et l'histoire complète de l'humanité avec tout le cortège de souffrances, de différends irréconciliables et d'absence de rédemption qu'elle a produits et va produire. Il voit toute leur fragilité, leur livraison au pouvoir du néant, leur dégradation inévitable. Il voit toute la souffrance restée sans délivrance, qui crie encore l'injustice depuis les tombes muettes. Il voit toute la création soupirer et gésir dans la douleur. Néanmoins il ne trace pas de portrait lugubre et pessimiste de la création et de l'histoire du monde, mais un tableau imprégné d'un espoir au-dessus de tout.

Cette année, il y a 100 ans que la Première Guerre Mondiale a éclaté, celle que l'on appelle en France la « Grande Guerre », celle qui a été une gigantesque fosse commune et la première grande catastrophe du siècle écoulé. Elle a été suivie par la folie de la Seconde Guerre Mondiale et par la terreur et le mépris de l'homme que le régime nazi parti d'Allemagne a propagés dans le monde. En Pologne aujourd'hui, le nom de lieu « Auschwitz » demeure synonyme du gouffre dans lequel a plongé l'histoire humaine, de la volonté d'anéantissement total, des souffrances indicibles d'un nombre infini de personnes, juives surtout, et de l'atteinte destructrice portée à toute forme d'humanité.

C'est dans ce contexte que nous entendons de manière beaucoup plus impressionnante et oppressante encore ces lamentations de la création tout entière dont Saint Paul parle. Le visiteur des gigantesques cimetières de soldats dans le Nord de la France et dans les Ardennes, ou le randonneur qui dans le magnifique paysage des Vosges tombe inopinément sur les vestiges d'anciens bunkers et de dispositifs de défense, est arraché de l'atmosphère paisible de la Nature par ces témoins muets d'un passé défiguré par la violence. Là continuent de se faire

entendre, sous le couvert du temps qui passe, les lamentations de la création, le halètement de la peur et le cri de la mort.

Je me souviens encore à quel point j'ai été bouleversé lorsque j'ai écouté pour la première fois le « War Requiem » du compositeur britannique Benjamin Britten. Dans le texte de la messe pour les morts, donc dans la sainte liturgie, Britten a intercalé des textes du poète anglais Wilfried Owen. Ces textes confrontent la sainteté de la liturgie avec la réalité abyssale de la guerre. Ainsi par exemple lorsque Owen, au moment de la préparation des offrandes, inverse cruellement le récit biblique d'Abraham qui doit sacrifier son fils Isaac et qui en est empêché par Dieu au tout dernier moment : « Mais le vieillard ne voulut pas : il tua son fils et la moitié des fils de l'Europe, un à un. » Et pour le Sanctus, Britten y joint les lignes d'Owen : « De vrai, toute mort sera-t-elle abolie, toute larme essuyée ? Les creuses veines de vie remplies à nouveau de jeunesse, et l'âge lavé d'une eau immortelle ? ... Lorsque j'écoute la terre, elle dit : 'Mon cœur en feu tremble de douleur. C'est la mort. Que mes anciennes cicatrices ne soient pas glorifiées, que mes larmes titanesques, la mer, ne soient pas séchées.' »

A la fin, dans une vision émouvante, les soldats autrefois ennemis et auxquels la mort a ouvert les yeux, reposent côte-à-côte dans la sépulture et s'adressent ces mots insistants : « Let us sleep now... - Dormons maintenant... » – ce que parachève le chant liturgique du « Requiescant in pace – Qu'ils reposent en paix. Amen. »

Au cours de la Première Guerre Mondiale, Owen, lui-même gravement traumatisé par les attaques au mortier, avait été transféré dans un sanatorium en Écosse. C'est pendant cette période qu'il écrivit ses insondables poèmes de guerre. Animé par le sens du devoir, il retourna à la guerre une fois guéri, pour ne plus en revenir ensuite.

Chers frères et chères sœurs, où la folie et le caractère insensé de la guerre, de chaque guerre, sont-ils mieux illustrés que dans la biographie et dans les mots de ce poète ? Et que dans leur incorporation dans la liturgie de la messe de requiem, dans la confrontation insondable entre l'accomplissement de la rédemption et les plaintes et lamentations d'une terre imbibée de sang ? Cela pose de manière dramatique la question pressante du motif de l'espoir qui, dans les mots de l'apôtre Paul, est rempli d'un incroyable optimisme lorsqu'il compare ces lamentations de la créature à la douleur que provoque l'enfantement de la créature nouvelle et délivrée du mal. Comment Saint Paul peut-il être animé d'un tel espoir, face à ce drame de l'histoire humaine, sans « glorifier les cicatrices » ?

Avant de réfléchir à cela avec vous, je voudrais d'abord porter le regard sur la grande œuvre de réconciliation franco-allemande et pan-européenne consécutive à la Deuxième Guerre Mondiale. C'est à juste titre que l'œuvre de paix que constitue l'Union Européenne a reçu le prix Nobel de la paix. Observée face aux immenses dissensions et blessures que les Européens se sont infligées et dans le contexte précisément de l'histoire récente que je viens d'esquisser, cette œuvre de paix reste peut-être sans égale dans l'histoire humaine. Ses pères fondateurs, si l'on cite à titre d'exemple trois des grands noms, étaient des hommes fermement enracinés dans la foi chrétienne : Robert Schuman, Alcide de Gasperi, Konrad Adenauer. Nier les racines chrétiennes de l'Europe reviendrait à refuser de reconnaître la réalité. Nos cathédrales du moyen-âge, celle ici de Strasbourg et celle de Spire, parlent déjà d'elles-mêmes en ce sens. Mais cette nouvelle Europe – après les déchirements effroyables du nationalisme, idée au fond non-européenne – cette Europe née d'une vision commune et comme territoire commun de vie, ne peut nier son ancrage dans le christianisme par ses premiers architectes. Après le désastre des deux guerres, après les blessures que l'on s'était infligées et qui sont restées lancinantes dans presque toutes les familles, après cette destruction non seulement des villes et des campagnes mais aussi de la vie humaine, de l'image humaine et de la dignité humaine elle-même, oui, après ce déferlement démoniaque dans l'histoire de l'humanité qui singularise jusqu'à aujourd'hui la barbarie nazie – quelle force spirituelle et morale aura-t-il fallu pour chercher à se rapprocher, à tendre la main pour se réconcilier et développer la vision d'une Europe nouvelle débarrassée de la guerre et de la haine ! Ce n'est pas possible seulement sous le coup de la consternation suscitée par la guerre et ses séquelles, et encore moins si l'on n'est animé que d'intérêts économiques ou autres. Pour y parvenir, il faut la force d'une vision capable de résister elle-même aux gouffres mortels. Il faut l'Esprit du Christ crucifié et ressuscité.

Nous voici de cette manière entièrement arrivés auprès de l'apôtre Paul, au cœur même de toute sa proclamation. La force de réconciliation émanant du Christ crucifié s'est révélée en lui d'une manière telle qu'elle est devenue la source d'énergie de sa vie entière. C'est uniquement pour cela qu'il peut interpréter les souffrances de cette époque comme les douleurs d'enfantement de ce que l'homme ne peut pas créer par ses propres moyens. Cela peut seulement créer l'Esprit de Dieu présent avec et dans les hommes qui se laissent emplir de cet Esprit. C'est parce que Dieu est

descendu lui-même, par Jésus Christ, dans les abîmes de l'histoire humaine, dans les gouffres de la création, c'est parce qu'il a réconcilié l'humanité entière avec lui dans le Christ pour propager la paix par son sang, que la souffrance, les dissensions et les blessures, la vengeance et la haine n'auront plus jamais le dernier mot, mais la réconciliation et l'amour, à savoir cet amour qui va jusqu'à l'amour de l'ennemi. Pour Saint Paul, nous avons par le baptême reçu cet Esprit en prémices et sommes emportés dans le grand élan nostalgique de Dieu envers sa création, elle qu'il veut délivrer du mal et libérer pour la gloire des enfants de Dieu. Ainsi l'espoir devient-il la plus forte cheville ouvrière de l'homme : l'espoir qui ne se fonde pas uniquement sur la force humaine, mais qui vit en nous par l'Esprit de Dieu.

Dans cet Esprit, nous sommes inséparablement unis en tant que frères et sœurs car nous formons le corps visible du Seigneur en ce monde. « Le Christ est-il divisé ? », lance Paul à sa communauté de Corinthe (1 Co 1,13). Elle était justement en train de s'égarer dans des querelles et envies de bas étage, par la voix de prédicateurs apparemment charismatiques mais en réalité narcissiques et jouant avec les craintes des gens, et d'abandonner négligemment ces biens précieux que sont la réconciliation dans le Christ et la solidarité dans le témoignage pour le monde. Cela continue de valoir aujourd'hui. Au jeu avec la peur des gens ne peut être opposée que la force d'une plus grande vision qui est passée par les plus profonds abîmes de cette peur et les a vaincus. Sans foi et sans vision, sans la force de l'Esprit, lui qui sonde les cœurs et qui est supérieur à toute raison, il n'est point de cohésion durable. Pour moi, une Europe sans foi et sans fondements chrétiens est une illusion. Nous portons cependant les ressources nécessaires en nous. Si nous y réfléchissons, ce projet de paix qu'est l'Europe peut non seulement connaître un bon avenir mais servir aussi de modèle et de vecteur d'espérance face aux nombreux conflits permanents et aux foyers de crise apparemment sans espoir de réconciliation qui pèsent sur ce monde. Et cela a beaucoup plus de valeur que toute démonstration de puissance, laquelle ne fait qu'appeler des agressions sans cesse nouvelles. Ce dont le monde a besoin, c'est d'espoir reposant sur des fondations porteuses. Le drame qui se joue actuellement en Terre Sainte, en Israël et en Palestine, est celui d'un désespoir profondément enraciné, dénué de l'espérance de ne jamais surmonter la haine accumulée durant des générations. Il manque la vision d'un esprit capable de franchir un obstacle apparemment insurmontable.

Chères sœurs et chers frères, nous portons l'Esprit de Jésus-Christ en nous, et il nous faut pour cette raison accomplir une tâche pour le bien de ce monde. Car cet Esprit insiste en nous, il se lamente avec les personnes qui souffrent et les opprimés de cette terre, il se plaint avec les dépossédés de leurs droits, il proteste avec les exclus, il pleure avec les gens maltraités. Il insiste pour que les enfants de Dieu deviennent visibles en ce monde et n'aient pas à se cacher. L'amour du Christ insiste pour que nous nous rapprochions les uns des autres, pour empêcher les assoiffés de pouvoir, les voleurs et malfrats de ce monde de reprendre la main, pour guider les hommes vers la paix, avec le Christ, le bon berger, pour les guider vers ce lieu de repos au bord de l'eau de la vie.

C'est en 1954, il y a exactement soixante ans de cela, que l'église Saint Bernard à Spire a été consacrée. Elle a reçu le nom du grand cistercien et prédicateur Bernard de Clairvaux. Alors que de grandes parties de nos villes étaient encore en ruines, cette église a été construite conjointement par des Français et des Allemands pour devenir un mémorial de paix et un signe de réconciliation dans un style architectural qui unit les grandes traditions de ces deux pays. Cette église et sa chapelle de la Paix du Christ sont pour moi une preuve impressionnante de la puissance réconciliatrice qui émane de l'Esprit de Jésus-Christ. N'est-il pas merveilleux que nous ayons tous reçu cet Esprit et qu'il réside en nous tel une semence qui n'attendait que de tomber dans un champ fertile ! Et cette graine contient tout ce qu'il faut pour remodeler le visage de la Terre.

Chères sœurs et chers frères, la réconciliation et l'amitié franco-allemande constituent un fondement essentiel de cette nouvelle Europe à la construction de laquelle il nous est permis de tous œuvrer. Monseigneur Grallet, je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir invité, moi votre voisin du Palatinat, région très étroitement liée par les souffrances et la joie avec l'histoire de la France, à participer aujourd'hui à cette « Messe pour la France. » Il s'agit d'un signe fort montrant le caractère tout naturel de cette solidarité et de cette réconciliation qui se sont épanouies entre nos deux peuples après le drame des deux guerres mondiales. Mais c'est surtout un signe de l'Esprit de Jésus Christ que nous partageons, lui qui insiste infatigablement pour que nous parachevions l'œuvre de paix. Car rien « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rom 8.39). Amen.